

LES ARABES DANS L'OCEAN INDIEN ET A MADAGASCAR

Par

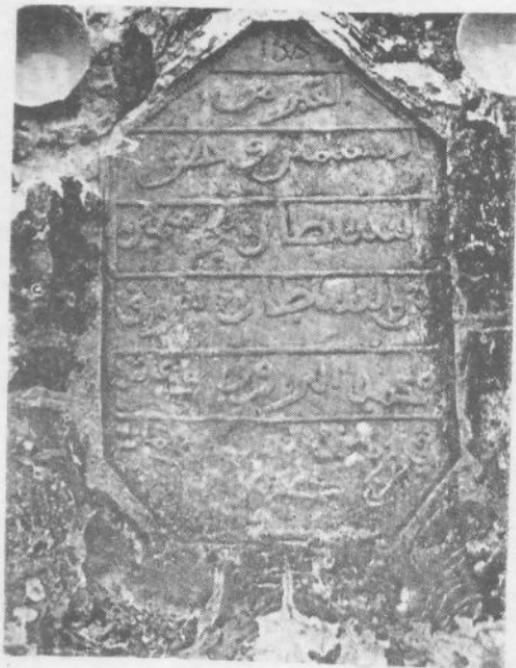
Pierre VERIN, Directeur du Centre d'Archéologie
de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Madagascar

Les derniers siècles du premier millénaire de notre ère voient l'installation de nombreuses colonies "arabes" dans la partie occidentale de l'Océan Indien. Vers l'Est si les commerçants et les navigateurs arabes se rendirent bien au-delà de l'Inde, jusqu'à Malacca et même jusqu'en Chine, leur implantation fut toute différente. Sur les côtes de l'Océan Indien occidental, ils occupèrent des franges continues de rivages et contrôlèrent ainsi les échanges avec l'arrière-pays.

L'Islam a favorisé cette expansion, mais il convient d'insister sur le fait qu'elle a profité de relations déjà existantes beaucoup plus anciennes, comme en mentionne le récit du périple. Cependant ces relations n'avaient pas lieu avec des comptoirs nombreux et peuplés ; aussi, bien des points restent obscurs pendant cette période pré-islamique et le demeureront tant que l'on n'aura pas découvert sur la côte orientale d'Afrique les sites qui prospérèrent antérieurement au VII^e siècle de notre ère.

L'expansion islamique est due dans cette partie occidentale de l'Océan Indien, à des raisons de négoce, mais aussi aux déchirements religieux qu'a connus l'Islam dès le début de son histoire. Les sectes jugées hérétiques devaient, lorsqu'elles étaient vaincues, s'exiler, et les côtes africaines et malgaches jouèrent un rôle de refuge ; mais il arriva aussi que les ennemis religieux de la terre d'origine se retrouvent ensemble dans les lieux d'exil outre-mer. A ces rivalités religieuses s'ajoutèrent les querelles politiques qui motivèrent aussi des migrations. Guillain explique ainsi l'arrivée des premiers colons arabes qui fondèrent Nosy-Langani, puis Nosy-Boina à Madagascar.

Cette diaspora religieuse et commerciale s'est faite ainsi de façon assez anarchique et aboutit à la création de multiples comptoirs qui vécurent indépendamment les uns des autres. A aucun moment, il n'y eut de véritables empires, mais seulement quelques hégémonies commerciales (Kilwa).



Inscription arabe à Kunduchi (Cliché Vérin)

Les zones atteintes les premières par les nouveaux venus de l'Arabie et du Golfe Persique furent les côtes du Bénadir, c'est-à-dire la région de Mogadiscio et de Barawa dans l'actuelle Somalie. Malheureusement aucune fouille archéologique n'a pu encore être faite dans cette région. Les rivages kenyans et tanzaniens furent ensuite occupés et le site le plus ancien actuellement connu est Kiloa dont N. Chittick nous décrit l'histoire dans cette publication. En s'installant sur la côte africaine, les "Arabes" se métisèrent et créèrent cette civilisation swahilie, culturellement islamique dont les participants appartiennent surtout au fonds racial africain.

Il est probable que ce sont des Swahilis qui s'établirent sur les côtes malgaches. Comme en Afrique, l'existence de généalogies remontant jusqu'en Arabie, en Irak ou en Perse ne doit point nous abuser.

Aux Comores, les premiers islamisés occupèrent une région peut-être déjà peuplée par des proto-malgaches. Du fait de leur petite superficie, les îles de l'archipel comorien furent facilement intégrées dans la civilisation swahilie.

A Madagascar, il semble que les islamisés aient visité toutes les côtes et que les premiers contacts aient eu lieu depuis au moins le X^e siècle. Des comptoirs très nombreux ont été installés entre Maintirano et le cap Masoala. Ceux du Nord-Ouest ont connu des villes imposantes que détruisent partiellement les découvreurs portugais. Dans le Nord-Est, il semble que la civilisation islamique s'était considérablement malgachisée vers le XVII^e siècle.

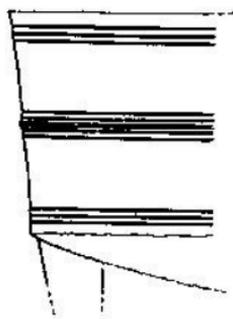
L'histoire des établissements "arabes" à Madagascar est celle d'une progressive intégration à la culture malgache. J. Dez rend compte de cette influence à l'aide des faits de linguistique, mais il existe aussi des survivances ethnologiques chez les Sakalava, les Anjoaty, les Antanosy et les Antaimoro. Ces derniers ont, jusqu'à présent, préservé une écriture qui est étudiée ici.



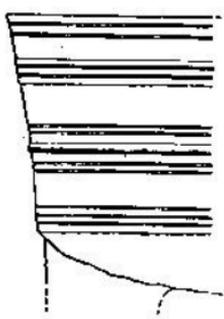
Marmite en chloritoschiste découverte à Vohémar
(Coll. O.R.S.T.O.M. Cliché Opticam)

Cette publication fera le point des influences islamiques et arabes dans une région où elles ont été assez peu étudiées. Les spécialistes qui se sont penchés sur le problème traitent de l'histoire ancienne et récente des établissements islamiques en Afrique, aux Comores et à Madagascar, ainsi que des sites archéologiques et des objets découverts. La documentation ainsi réunie ne permet pas de faire un tableau complet dans l'espace et dans le temps puisque d'immenses étendues restent à fouiller et que les sites du premier millénaire n'ont pas encore été découverts. Il est cependant consolant de constater que les efforts de l'Institut Britannique d'Archéologie sur le continent et ceux du Centre d'Archéologie de l'Université de Madagascar ont été entrepris il y a quelques années seulement. L'exposé des travaux qui vont suivre est la matérialisation d'une collaboration inter-institutionnelle qui s'annonce fructueuse et qui bénéficie aussi de l'aide venue du Kenya, en la personne de J. Kirkman, le premier, à avoir entrepris des travaux stratigraphiques sur la côte orientale africaine.

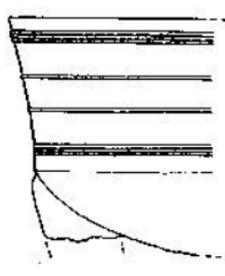
Coupes d'objets en chloritoschiste trouvés à Vohémar
(Collection O.R.S.T.O.M.) et en Afrique (Kiloa KK)



41-1-20
ORSTOM



41-1-3b
ORSTOM



KK. 98 63



KK. 142 63



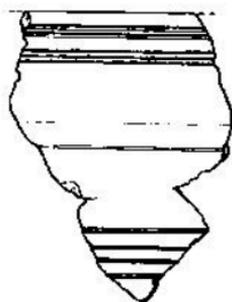
41-1-22
ORSTOM



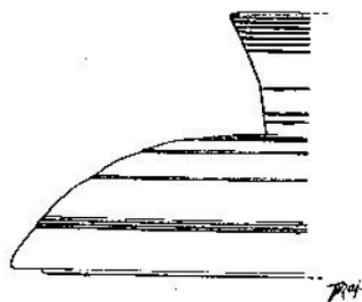
41-1-17
ORSTOM



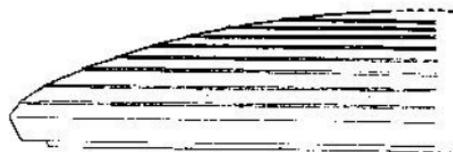
KK. 4-65



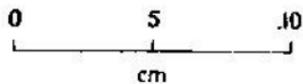
KK. 143-63



41-1-3a
ORSTOM



KK. 12-65



De l'influence arabe à Madagascar à l'aide de faits de linguistique

Par
Jacques DEZ
Chargé d'une maîtrise de Conférence
à la Faculté des Lettres et des Sciences
Humaines de Madagascar

S'il est possible de discuter encore de l'ancienneté de l'influence arabe à Madagascar, des chemins qu'elle a suivis, du moins paraît-elle suffisamment attestée, d'une part, par l'existence des manuscrits arabico-malgaches, d'autre part, par celle de divers emprunts linguistiques. L'étude sur les manuscrits arabes de M. Faublée paraît au *Bulletin de l'Académie Malgache* de 1965. Nous nous attacherons cependant à l'examen de leur système d'écriture. La recherche des mots arabes adoptés par la langue malgache nous retiendra plus longuement. Faisons ici observer que, tandis que l'usage de l'écriture arabico-malgache n'a été connu que dans le sud-est de Madagascar et, tardivement, en Imerina, les emprunts de vocabulaire sont, tantôt limités à une région, tantôt connus de tout Madagascar.

*Village dans la région de Vohipeno où l'on écrit encore les Sorabe
(Cliché S. Raharijaona)*



Alphabet de l'Arabe classique				Alphabet Arabico-Malgache									
Noms	Translittération classique	Translittération adaptée	Graphies				Translittération Observations diverses	Graphies					
			Finale	Médiale	Initiale	Isolée		Finale	Médiale	Initiale	Isolée		
hamza	ʾ												
alif	ā	ā	ا	آ	أ	آ	supprimé de l'alphabet	ا					
bāʾ	b	b	ب	ب	ب	ب	b, mb	ب	ب	ب	ب	ب	ب
rāʾ	r	r	ر	ر	ر	ر	r, rā (souvent r, s)	ر	ر	ر	ر	ر	ر
ṣāʾ	ṣ	sh	ص	ص	ص	ص		ص	ص	ص	ص	ص	ص
ḡīm	ḡ	ḡ	غ	غ	غ	غ	ḡ, ḡh	غ	غ	غ	غ	غ	غ
hāʾ	h	h*	ح	ح	ح	ح	h	ح	ح	ح	ح	ح	ح
ḥāʾ	ḥ	ḥ*	ح	ح	ح	ح	ḥ (note d'usage pour arabes)	ح	ح	ح	ح	ح	ح
dāl	d	d	د	د	د	د	d, nd	د	د	د	د	د	د
dāʾ	d	dh	د	د	د	د		د	د	د	د	د	د
rāʾ	r	r	ر	ر	ر	ر		ر	ر	ر	ر	ر	ر
zāʾ	z	z	ز	ز	ز	ز	z, zā, n	ز	ز	ز	ز	ز	ز
ṣāʾ	ṣ	ṣ	ص	ص	ص	ص	ṣ (souvent s)	ص	ص	ص	ص	ص	ص
shāʾ	sh	sh	ش	ش	ش	ش	sh	ش	ش	ش	ش	ش	ش
sād	s	s*	س	س	س	س	s	س	س	س	س	س	س
dād	d	d*	د	د	د	د	d	د	د	د	د	د	د
tāʾ	t	t*	ط	ط	ط	ط	t, nt	ط	ط	ط	ط	ط	ط
zāʾ	z	z*	ظ	ظ	ظ	ظ	z	ظ	ظ	ظ	ظ	ظ	ظ
ẓayn	ẓ	ẓ*	ع	ع	ع	ع	ẓ	ع	ع	ع	ع	ع	ع
ḡayn	ḡ	ḡh	غ	غ	غ	غ	ḡ, ḡh	غ	غ	غ	غ	غ	غ
fāʾ	f	f	ف	ف	ف	ف	f	ف	ف	ف	ف	ف	ف
qāʾ	q	q	ق	ق	ق	ق	q	ق	ق	ق	ق	ق	ق
kāʾ	k	k	ك	ك	ك	ك	k, nk	ك	ك	ك	ك	ك	ك
lām	l	l	ل	ل	ل	ل	l	ل	ل	ل	ل	ل	ل
mīm	m	m	م	م	م	م	m	م	م	م	م	م	م
nūn	n	n	ن	ن	ن	ن	n	ن	ن	ن	ن	ن	ن
ḥāʾ	h	h	ح	ح	ح	ح	h	ح	ح	ح	ح	ح	ح
wāw	wū	wū	و	و	و	و	w	و	و	و	و	و	و
yāʾ	yī	yī	ي	ي	ي	ي	y	ي	ي	ي	ي	ي	ي
damma	u	u	و	و	و	و	u	و	و	و	و	و	و
fatḥa	a	a	ا	ا	ا	ا	a	ا	ا	ا	ا	ا	ا
kaara	i	i	ا	ا	ا	ا	i, a	ا	ا	ا	ا	ا	ا
								ā					
								ā					
	ay		أ	أ	أ	أ		أ					
	aw		أ	أ	أ	أ		أ					
								ai					
								ao					
								oa					
								oi					
								io, eo					
								io, eo					
sukūn								le					
shadda								doublement de la lettre					

Si plusieurs auteurs se sont déjà penchés sur les points que nous abordons actuellement, rappelons que c'est à G. Ferrand, qui fut un islamisant tout autant qu'un, malgachisant que l'on doit les études les plus étendues ; on ne peut pas dire que les recherches faites après lui (tout au moins dans la mesure où elles ont été publiées) aient apporté beaucoup d'éléments nouveaux.

PREMIERE PARTIE

LE SYSTEME D'ECRITURE ARABICO-MALGACHE

G. Ferrand et E. Gauthier ont fait éditer des études sur l'écriture arabico-malgache qui, par référence à l'alphabet arabe, soulignent les "fantaisies" des scribes arabico-malgaches. Notre propos, ici, est différent du leur.

L'alphabet arabe avait été conçu en vue de la transcription des phénomènes de l'arabe classique. En l'adoptant pour transcrire le malgache (ou plus exactement les dialectes antaimoro et antambahoaka), ses premiers utilisateurs à Madagascar durent nécessairement l'adapter afin de lui permettre de rendre certaines particularités de la langue locale dont le système phonologique diffère de celui de l'arabe. C'est à l'étude de cette adaptation que nous voulons procéder ici.

On a dit à l'envie, et écrit, que la graphie des scribes de l'arabico-malgache était fantaisiste, ce qui contribuait à rendre la lecture malaisée, sinon incertaine. Observons tout d'abord que ceux-ci étant rédigés en dialecte, c'était en dialecte qu'il convenait de les lire, alors que bien des auteurs se réfèrent plus ou moins explicitement au merina, langue officielle. D'autre part, une étude attentive des procédés de graphie fait apparaître à côté des modifications apportées à certains signes bien des régularités.

Afin de ne pas compliquer la reproduction typographique du texte, nous avons réuni en tableaux les graphies arabes et arabico-malgache ce qui en facilitera la comparaison pour le lecteur. Pour la même raison, nous avons dû écarter le système habituel de translittération des signes arabes (à cause de l'usage de signes diacritiques particuliers) ; nous indiquons dans le même tableau le système que nous avons adopté.

Il y a lieu de distinguer entre les procédés de transcription des consonnes et les procédés de transcription des voyelles.

Adaptation de l'alphabet arabe à la transcription de phonèmes non arabes					
	Persan-Turc	Afghan	Ourdou	Malais	Swahili
p	پ			ڤ	پ
z	ز				
c	ج				چ
g	گ				گ
n					
t (cérébral)		ت	ط ت		
d (cérébral)		د	د ذ		
v					ڤ

§ 1.- LA TRANSCRIPTION DES CONSONNES

Lorsque l'on compare les systèmes phonologiques de l'arabe classique et des dialectes antaimoro et antambahoaka, il est aisé de remarquer que certains phonèmes malgaches ont un correspondant en arabe, que d'autres n'ont aucun correspondant, et qu'à d'autres, enfin, il pourrait en être trouvé plusieurs.

a.- *Phonèmes malgaches ayant leur correspondant en arabe.*

Ces phonèmes sont rigoureusement et régulièrement transcrits à l'aide des signes adoptés pour la transcription des phonèmes arabes correspondants. Il n'y a jamais d'incertitude à leur égard. Ce sont :

Phonème malgache	Signe de transcription
B	bâ'
D	dâl ¹
F	fâ'
L	lâm ²
M	mîm ³
N	nûn
R	râ' ⁴

¹ Toujours isolé en graphie.

² Jamais rencontré isolé.

³ Graphie sensiblement modifiée par rapport à celle de l'arabe classique.

⁴ Toujours isolé ou en finale seulement.

b.- Phonèmes malgaches n'ayant pas leur correspondant arabe :

Ces phonèmes sont le DR, le TR, le G, le N vélaire, le P, le V et les affriquées nasalisées. D'une façon générale, ont été adoptés des signes arabes transcrivant des phonèmes voisins, ces signes ayant été ainsi détournés de leur signification initiale. Les affriquées nasalisées sont rarement notées.

En ce qui concerne la transcription de DR, TR et F, il semble qu'il y ait eu, à l'origine, création de signes nouveaux obtenus à partir du *râ'* et du *fâ'* avec addition d'un élément diacritique peut-être dérivé du *shadda* (marquant le redoublement de la consonne), peut-être original. Certaines formes relevées de transcription de DRA, TRA ou PI conduisent à formuler cette supposition (consonne ainsi marquée plus signe-voyelle différent de l'élément diacritique surajouté). A l'usage, le signe-voyelle a été tracé d'après la forme de l'élément surajouté ou inversement peut-être pour accentuer la différence avec le *râ'* ou le *fâ'* avec addition d'un signe-voyelle, et l'on aboutit ainsi à l'équivalent d'une écriture syllabique dans ces cas particuliers. La notation des sons DR, TR ou P varie suivant la voyelle d'accompagnement.

Exemples divers de graphies Arabico-Malgaches

1.- Graphies d'affriquées nasalisées

<i>tonga</i> (arrivé)	طَنَغ
<i>ompo</i> (maître)	أَمْف
<i>namboatri</i> (qui a arrangé)	تَمْبُوْر

2.- Variantes de graphies dans un même texte

<i>zato</i> (cent)	زَا	
	زَا	
<i>salamanga</i> (salut)	سَلَمَغ	
	سَلَمَغ	
<i>tsy</i> (ne...pas)	تِ	toujours lié au mot suivant
	تِ	
Finale en tr des trisyllabes	تِ	généralement
proparoxytons	تِ	parfois

Pour expliquer le choix des signes graphiques, on remarquera que DR et TR ont été perçus comme voisins de R, en quelque sorte comme des façons particulières d'articuler R, et que P a été perçu labial et sourd comme F.

Pour la transcription du G et celle du N vélaire, ce sont respectivement les signes du *ghayn* et du *gh'ayn* qui ont été retenus. Comme le G, le *ghayn* est vélaire et sonore¹. Sa graphie s'éloigne parfois sensiblement de la graphie du *ghayn*. L'adoption de celle du *gh'ayn* pour la transcription du N vélaire ne s'explique par aucune analogie articulatoire directe entre les deux phonèmes. peut-être ce choix résulte-t-il de ce que, dans l'ordre des vélaire, après la notation du G et du K, il ne se trouvait plus aucun signe disponible pour transcrire le N vélaire. Un correspondant aurait été recherché dans l'ordre des laryngales, le moins éloigné possible, ce qui aurait conduit à retenir le signe du *gh'ayn* parce qu'il s'agit d'un phonème sonore et continu² mais aussi parce que ce signe a la même forme que celui du *ghayn* alors que G et N vélaire sont assez voisins.

On remarquera que le G est parfois noté sans point diacritique, il peut alors être confondu avec le N vélaire. Il est possible que certains scribes discernent mal la différence entre ces deux phonèmes³, à moins que cette graphie, dans certains mots, ne révèle la présence d'un N vélaire à époque reculée qui aurait ensuite évolué vers G.

Quant au V, le signe du *wâw* a été retenu. Il y a eu adoption d'un signe transcrivant une demi-voyelle pour transcrire la consonne la plus proche. Le signe du *wâw* demeure néanmoins utilisé, comme on le verra plus loin, pour transcrire une voyelle. la distinction demeure néanmoins simple à opérer : le *wâw* avec addition d'un signe-voyelle se lit toujours V ; il se lit comme une voyelle s'il est surmonté du *sukûn* (signe diacritique indiquant l'absence de voyelle après une consonne). le signe du *wâw* n'apparaît qu'en initial et en finale, jamais dans le corps d'un mot.

Une remarque s'impose en ce qui concerne ces procédés de transcription. l'alphabet arabe classique a été utilisé en de nombreux pays pour transcrire des langues non sémitiques. partout, des adaptations ont dû être opérées en vue de la transcription de sons n'existant pas en arabe. Partout, de nouveaux signes ont été créés d'après des signes de l'alphabet arabe auxquels ont été ajoutés des points diacritiques⁴. Le procédé adopté à Madagascar et décrit ci-dessus est entièrement original. la transcription du swahili même est analogue au système persan. Il nous

¹ On relèvera l'analogie du critère de comparaison entre G et Gh et F et P.

² Les nasales sont, suivant le point de vue auquel on se place, des continues (ouverture des fosses nasales) ou des occlusives (fermeture du canal buccal).

³ Les vieux dictionnaires de malgache établis par des Européens au XVII^e siècle notent N vélaire par NG, GN, parfois G simplement (surtout Houtman).

⁴ Voir M. Cohen - La grande invention de l'écriture et son évolution. Klincksieck, Paris, 1958 : p. 184 et J.W.T. Allen, Arabic Script for Students of Swahili, Supplément to Tanganyika Notes and records, Novembre 1945 : notamment p. 77. (ce dernier ouvrage obligeamment communiqué par M. P. Vérin).

paraît possible d'en tirer la conclusion que les scribes de l'arabico-malgache n'ont pas subi une influence arabe transmise par l'intermédiaire du swahili, mais qu'ils ont été originellement en contact avec des sources, sinon, purement arabes, tout au moins différentes du swahili ¹.

Il nous reste encore à traiter de la transcription des affriquées nasalisées. celle-ci n'est généralement pas faite, et cet usage peut s'expliquer par le rendement phonologique assez faible de l'opposition entre les affriquées nasalisées et les consonnes orales correspondantes. Souvent la présence d'une affriquée nasalisée n'est perceptible que par la nasalisation de la voyelle qui la précède. L'arabe ne note pas les voyelles nasalisées (la nasalisation des voyelles n'ayant pas un caractère phonologique pertinent en arabe ; les scribes de l'arabico-malgache n'en ont pas également éprouvé le besoin, l'opposition voyelle nasalisée/voyelle orale n'étant pas constante. En définitive, les affriquées nasalisées sont représentées par les signes des consonnes orales correspondantes et si ceci constitue une gêne pour nous qui sommes habitués à les distinguer grâce à des graphies différentes en caractères latins, il ne semble pas que la compréhension des textes puisse véritablement en souffrir. Parfois, lorsque la nasalisation est nettement perçue, on en relève la transcription à l'aide d'un *mîm* ou d'un *nûm* surmonté du *sukûn*.

c.- Phonèmes malgaches ayant plusieurs correspondants en arabe

A certains phonèmes malgaches, il peut être trouvé plusieurs correspondants, l'arabe considérant comme phonèmes distincts des sons caractérisés par des variations d'articulation qui, en malgache, ne conduisent qu'à la perception de variantes articulatoires de certains phonèmes. Il en résulte des possibilités d'hésitation, sur le choix du signe de transcription à adopter.

Cette situation est celle des phonèmes H, K, S, Z, et J. Une mention particulière doit être accordée à la transcription du T et du TS.

Pour la transcription du H, le signe du *hâ'* devait être normalement retenu et il l'a été. La graphie arabico-malgache s'inspire de la graphie classique mais en diffère cependant. le signe du H peut parfois apparaître en fin de mot ; ce procédé est emprunté à l'usage de l'arabe classique où le signe du *hâ'* après une voyelle accentuée, marque une pause ². On rencontre également le signe du *h[°]â'* qui, selon G. Ferrand n'apparaissait que dans des mots arabes passés en malgache, mais qu'on trouve aussi dans d'autres mots.

Pour la transcription du K, la graphie arabico-malgache recourt généralement au signe du *kâf*, parfois aussi à celui du *gâf*. Celui du *h[°]â'* (il n'existe pas de son correspondant en malgache) se rencontre rarement, dans des

¹ A moins que les procédés de transcription du swahili n'aient varié dans le temps et que le procédé actuel soit récent (dû alors à l'influence de l'Oman au XIX^e siècle). Dans ce cas, l'originalité du malgache serait une survivance traduisant simplement la coupure d'avec les sources originelles.

² Voir Cantineau, pp. 75 et 122.

mots d'origine arabe où ce phonème a d'ailleurs évolué vers K, mais l'orthographe originale s'est conservée.

Dans le domaine des consonnes dentales, où l'antaimoro marque une évolution au cours de ces derniers siècles, on relève des incertitudes qui sont justement la conséquence et la marque de cette évolution.



Grenier antaimoro (Cliché Raharijaona)

L'antaimoro actuel établit une distinction phonologique entre la sifflante S (que nous transcrivons TS) et la chuintante SH (que nous transcrivons S). Ces deux phonèmes sont des réalisations présentes d'anciens phonèmes TS (affriquée) et S (à peine chuinté) ; cette distinction survit en merina. La graphie arabico-malgache s'est fixée à une époque où la distinction était opérée entre TS et S, et non, comme maintenant, entre sifflante et chuintante.

Aussi observera-t-on que, le TS ayant été noté par prise en considération de son élément occlusif qui devait être autrefois intensément perçu comme un phonème parent de T, ce que nous lisons S nettement chuinté maintenant et qui, autrefois, l'était beaucoup moins, est transcrit par les signes du *s^{ad}* (sans point diacritique), du *sîn* et du *shîn* (qui, en arabe, transcrivent des phonèmes différents, sifflés ou

chuintés). Dans le même texte, le même mot peut offrir dans sa transcription tantôt un *sîn*, tantôt un *shîn*. Le *s'âd* ne se rencontre guère que dans les mots d'origine arabe.

On observe parfois que le *sîn* transcrit TS¹. Il s'agit vraisemblablement d'un usage orthographique récent conséquence de l'évolution du TS ancien vers une sifflante, et le *sîn* vient alors normalement transcrire cette sifflante. Mais des risques de confusion en résultent, car le *sîn* transcrit généralement ailleurs la chuintante, ancienne sifflante, en vertu des usages acquis.

Il convient donc maintenant de traiter plus particulièrement de la transcription du T et du TS. Le signe du *t'â* a été retenu pour transcrire le T. Il est généralement complété par un point souscrit. Ce qu'il convient de remarquer, c'est que c'est le signe du *tâ* qui a été retenu pour transcrire le TS, et non, comme il aurait paru plus normale a priori, celui du *thâ*. Il faut en déduire qu'à l'époque de l'adoption de l'alphabet arabe à Madagascar, le TS était perçu avec un élément occlusif très net, peut-être même de son point d'articulation était-il antérieur à celui du T, ce qui expliquerait que l'on ait retenu le signe du *tâ* (occlusive dentale) pour figurer le TS et celui du *t'â* (occlusive dentale emphatisée) pour le T. En tout cas, le TS, à cette époque, devait apparaître comme différent du *thâ* (spirante interdente).

Par suite de l'évolution du TS vers une sifflante, le *tâ* en est donc venu à transcrire une spirante, mais le souvenir de la valeur initiale de ce signe ne doit pas s'être perdue, car on le voit parfois transcrire T. Il s'agit sans doute d'un essai pour lui rendre sa vraie valeur tandis qu'on tendrait à recourir au *sîn* pour transcrire le TS, entendu maintenant comme S du français. En revanche, il semble que, autre conséquence de l'évolution des phonèmes en cause, certains scribes commettent l'erreur de transcrire S (chuintante) à l'aide de ce signe. G. Ferrand relevait que le *tâ* transcrivait habituellement TS, rarement T, parfois S. Dans ce dernier cas, c'est que le scribe a confondu sifflante et chuintante, et parce qu'il transcrivait la sifflante à l'aide du *tâ*, n'ayant pas aperçu la différence phonologique entre les deux, il a cru pouvoir transcrire la chuintante de la même façon.

Les observations qui précèdent conduisent d'ailleurs à poser le problème de la transcription correcte de l'antaimoro actuel. Il ne semble pas, en effet, que bien des auteurs se soient rendus compte, en translittérant les textes en arabico-malgache, de la nécessité de bien distinguer sifflante et chuintante (distinction que n'opère pas la langue malgache officielle à laquelle ils avaient été formés) ; des erreurs qu'ils ont cru relever chez les scribes antaimoro viennent plus souvent d'eux-mêmes.

¹ Par exemple dans Julien, feuillet 10, *tsiefanai* ou *ts* est transcrit à l'aide d'un *sîn*.

Il reste enfin à considérer la transcription des phonèmes Z et J. Il ne semble pas que les scribes antaimoro aient eu le sentiment qu'il convenait d'opérer une distinction phonologique entre eux, et il n'est pas tellement certain, d'ailleurs, que dans ce dialecte, cette distinction, nette en langue malgache officielle, soit effectuée avec la même rigueur. De toute façon, le rendement de l'opposition phonologique entre Z et J est faible.

Aussi les signes du *zîm* et du *jîm* sont-ils utilisés avec la même valeur phonétique. Peut-être les scribes ont-ils été gênés par le fait que la sifflante transcrite par *zîm* rappelait plus J (mais c'était une spirante) tandis que la chuintante *jîm* rappelait plus Z (mais c'était une occlusive). D'autre part, la graphie semble avoir confondu le signe du *zîm* et celui du *dhâl* (deux phonèmes acoustiquement proches) dans le même but de transcription de Z ou J¹.

Si l'emploi de Z et J est peu fréquent, il l'est d'autant moins que l'usage orthographique recourt également à l'emploi du *yâ'* pour transcrire Z (mais Z seulement). Ce signe qui, en arabe, transcrit une semi-voyelle, prend une valeur consonantique si, d'une façon analogue au *wâw*, il est accompagné d'un signe-voyelle.

On doit supposer ici que l'usage du *yâ'* dans certains mots est une survivance d'une époque où le son Y existait effectivement en antaimoro et a, depuis, évolué vers Z. Le son Y est un ancien phonème de l'indonésien commun² dont la présence est encore attestée au début du XVIII^e siècle, dans le Betsimisaraka de la baie d'Antongil, il est vrai, qui survit dans un certain nombre de mots dialectaux de l'Ouest, du Sud et du Betsileo, et qui demeure d'un usage assez fréquent dans les dialectes des régions de Marolambo et d'Ambohimanga du Sud³. Ce phonème n'existe plus en antaimoro, mais la transcription de Z à l'aide du *yâ'* atteste son existence à époque ancienne.

§ 2.- LA TRANSCRIPTION DES VOYELLES

L'arabe classique ne possède que trois voyelles, A, I, U (ou français) dont il note si elles sont brèves ou longues. En antaimoro, il existe quatre voyelle : A, E, I, O (ou du français, parfois réalisé phonétiquement comme *o*). Les scribes arabico-malgaches ne distinguent pas entre la transcription du E et celle du I qu'ils notent par le même signe. Certes, le rendement de l'opposition phonologique I/E est assez faible, mais on peut penser également que les scribes arabico-malgaches ne se sont pas attachés à distinguer ces deux voyelles parce que, formés à la connaissance de l'arabe, ils jugeaient la transcription des voyelles moins importante que celle des consonnes. On rappellera, en effet, que si l'arabe possède les moyens de noter les

¹ Nous n'avons relevé le *jîm* que dans le corps des mots tandis que le *zîm* est utilisé dans les autres positions mais ne peut l'être justement dans le corps des mots (ni en arabe non plus).

² Cf. notre article "Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache". *Bulletin de Madagascar*, n° 205, juin 1963, p. 513.

³ Pour cette dernière région, des indications nous ont été fournies par le R.P. Deschmacker.

voyelles, il n'est pas recouru systématiquement à leur notation, et que c'est même faire preuve de politesse envers le lecteur que de ne les point transcrire¹.

Mais ce qui était possible en arabe, en raison de la structure particulière de cette langue, cesse de l'être pour d'autres, comme le malgache, dont la structure est toute différente. Aussi, si les scribes confondent la notation du I et celle du E, du moins la présence des voyelles est-elle toujours régulièrement notée².

Les signes les plus couramment utilisés sont ceux qui, en arabe classique, notent les voyelles brèves : le *d'amma* (pour le o), le *fat'ha* (pour A), le *kasra* (pour I ou E). Ce signe-voyelle est toujours ajouté à une consonne, parfois à un *alif*, quand la voyelle est transcrite isolée ou en initiale de mot. On peut également rencontrer l'*alif*, sans signe-voyelle, à l'intérieur ou en fin de mots. Dans ces cas, il n'a pas de valeur phonétique apparente.

L'arabe classique note les voyelles longues en faisant suivre la consonne complétée par le signe de la voyelle brève, du *wâw*, pour noter U long, du *yâ'*, pour noter I long, de l'*alif*, pour noter A long.

Le malgache distingue phonologiquement entre les voyelles accentuées et les voyelles inaccentuées ; on rencontre parfois le même procédé qu'en arabe classique pour noter les voyelles accentuées (assimilées à des longues), mais ce procédé n'est pas utilisé d'une façon systématique. Lorsqu'il est utilisé, le *wâw* et le *yâ'* sont généralement surmontés du *sûkûn*. De même, il faut relever que la graphie "consonne avec *kasra* suivie de *yâ'*, avec ou sans *sûkûn*", parfois considérée comme transcrivant E (toujours accentué en antaimoro), n'est pas utilisée régulièrement à cette fin et peut aussi bien noter un I inaccentué.

D'autre part, l'antaimoro connaît de nombreuses diphtongues. L'arabe classique n'en connaît que deux, AY et AW, qu'il note respectivement par la graphie "consonne et *fat'ha* suivis du *yâ'* ou du *wâw* avec *sûkûn*".

En arabico-malgache les procédés de transcription des diphtongues OA, OI, AO, AI, IA/EA, IO.EO, IE, sont absolument analogues en ce qui concerne les diphtongues se terminant en o, mais pour les diphtongues se terminant en A, l'arabe n'en possédant pas l'équivalent, il y a eu légère innovation tout en maintenant le principe général. Après la consonne avec *d'amma* ou *kasra*, il y a transcription d'un *wâw* ou d'un *yâ'* surmonté d'un double *fa'tha*.

¹ Parce que ce serait marquer ainsi qu'on le croit incapable de lire correctement.

² Nous ne croyons plus (nous y avons pensé autrefois) que cette façon de transcrire I et E indiquait que I et E avaient été confondus. Ces phonèmes existaient distincts en indonésien commun et rien ne permet de penser qu'ils aient pu se confondre pour se différencier ensuite à nouveau.



Enfants antaimoro jouant au katra (Cliché Raharijaona)

§ 3.- CONSIDERATIONS GENERALES SUR LA GRAPHE ARABICO-MALGACHE ELLE-MEME

Les manuscrits arabico-malgaches posent un double problème :

- il faut pouvoir les lire, c'est-à-dire pouvoir les déchiffrer
- il faut pouvoir les comprendre, c'est-à-dire connaître le langage dans lequel il sont écrits.

Parfois, la compréhension générale du texte aide à sa lecture. Remarquons que la transcription actuelle peut, soit correspondre à la prononciation actuelle, soit reproduire certaines formes orthographiques anciennes qui n'ont plus de rapport avec la prononciation actuelle. Or, rien ne nous renseigne, *a priori*, pour déterminer si le scribe s'est efforcé d'adapter son écriture à sa prononciation ou s'il est borné à reproduire un usage orthographique.

Le scribe peut donc, tantôt user d'une écriture phonologique, et c'est le cas le plus fréquent, tantôt user d'une écriture purement phonétique.

Certaines bizarreries de graphies pourraient nous renseigner sur l'aspect du système phonologique à une époque ancienne si des réadaptations du système de transcription à la prononciation actuelle ne rendaient parfois la situation confuse. Il ne faut pas perdre de vue que l'on a souvent tendance à lire dans le dialecte

actuel des mots qui sont transcrits à l'aide d'un système de graphie élaboré il y a plusieurs siècles. A ce sujet, il est possible de relever que certains signes conservés pour la transcription de mots d'origine arabe sont lus maintenant dans le système phonologique actuel du dialecte, comme ces mots se prononcent actuellement, et ceci facilite la confusion sur la signification des signes.

Les premiers scribes savaient leur orthographe. C'est le lecteur actuel qui essaie de lire dans son langage actuel qui peut être ainsi conduit à rendre par des sons différents un même signe désignant initialement une même prononciation.

D'autre part, les mots ne sont pas séparés les uns des autres comme on a l'habitude de le faire maintenant. Certains termes ou certaines fractions de termes sont liés entre eux ; des mots sont coupés, et ces coupures sont généralement justifiées par le fait que certains signes graphiques ne peuvent être utilisés qu'en finale ou en initiale de mot, mais jamais dans le corps d'un mot.

Là où se trouvent le plus d'incertitudes en matières de transcription, c'est-à-dire pour S, TS, Z, J, on remarquera qu'il s'agit des phonèmes qui offrent justement le plus de variantes dialectales. C'est en de telles situations que le scribe hésitant, peut en venir à transcrire ce qui se dit à l'aide d'une notation phonétique et renoncer à une notation phonologique qu'il ne comprend plus. On peut même ainsi relever des élisions de voyelles parce que celles-ci se font dans le langage courant. La situation se complique des fautes d'inattention du copiste (signes-voyelles chevauchant la consonne suivante, signes mal formés gênant la lecture). On notera enfin que certaines graphies semblent avoir perdu leur signification et n'avoir plus qu'un but ornemental. Tel est le cas de l'*alif* prosthétique ou celui du *nûn* rencontré fréquemment en fin de mot dans le lexique étudié par Berthier.

DEUXIEME PARTIE

LES EMPRUNTS DU MALGACHE A L'ARABE

L'examen de ces emprunts permettra d'apprécier, dans une certaine mesure, la nature et l'importance de l'influence d'origine arabe à Madagascar.

§ 1.- PRESENCE DE MOTS ARABES EN MALGACHE

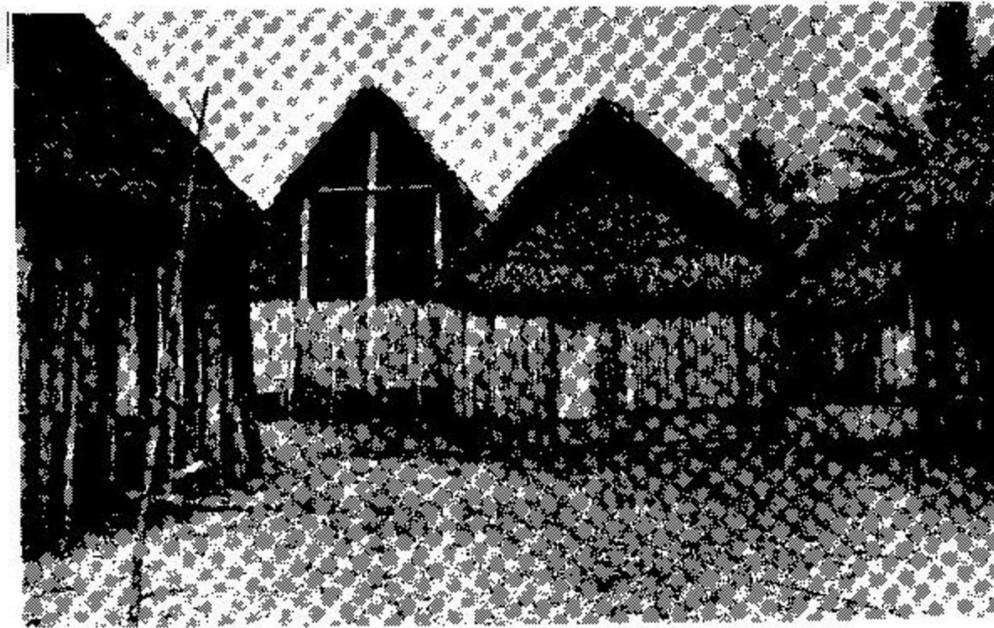
Il est assez facile de reconnaître en malgache l'existence d'un vocabulaire d'origine arabe, au sujet duquel il convient de faire les observations suivantes. En effet, ce vocabulaire répond à des destinations différentes.

Une part importante a été utilisée à constituer un vocabulaire ésotérique utilisé seulement dans les relations entre lettrés antaimoro et antambahoaka. Ces mots étaient utilisés dans le discours à la place de leurs équivalents malgaches. L'usage en a été jalousement protégé, si bien que ce vocabulaire semble n'avoir eu

que très peu d'influence, sinon pas du tout, sur la langue malgache usuelle et qu'il paraît condamné à disparaître.

Une part également importante a servi à former un vocabulaire ésotérique réservé aux pratiques divinatoires. Ce vocabulaire, diffusé apparemment par les Antaimoro¹ à travers tout l'Ile, n'a pas été protégé par un secret aussi parfait. Il a parfois, et de plusieurs manières, influencé le langage profane, quand certains de ses éléments n'ont pas été eux-mêmes introduits dans ce langage d'une façon officielle².

Une troisième part enfin consiste en termes plus ou moins usuels. Certains sont d'un usage relativement étendu, connus en Imerina et ailleurs ; la plupart ne sont usités qu'en pays sakalava et surtout sur la côte Nord-Ouest. Ces derniers ont fréquemment un correspondant en swahili.



Cases antaimoro (Cliché Raharijaona)

¹ Diverses traditions des populations traversées conservent le souvenir de leurs passages à époque ancienne. Ils venaient et ils prédisaient l'avenir. C'est à eux, également, qu'en bien des endroits on attribue la décision d'orienter les maisons comme elles le sont encore, la faitière s'allongeant du Nord au Sud.

² D'après Kasanga, *Tantaran'ny Antemoro Anakara teto Imerina tamin'ny andron'Andrianampoinimerina sy Ilaidama*, Tananarive, Imprimerie "Ny Nosy", le calendrier zodiacal aurait été substitué au calendrier traditionnel en 1805 sur l'ordre d'Andrianampoinimerina. La décision est justifiée par le fait qu'elle aurait été prise pour le bien du peuple. Le choix des noms des individus et la connaissance de leur destin dépendant de la conjoncture zodiacale lors de leur naissance, et la connaissance de cette conjoncture étant précédemment réservée aux devins, on peut penser qu'il y avait eu l'idée de vulgariser cette connaissance pour la mettre à la portée des profanes.

On trouvera dans Ferrand une liste d'environ 700 mots malgaches rapprochés de l'arabe ou du swahili ¹. Observons d'ailleurs que le swahili ne doit pas être considéré contrairement à l'idée qu'on semble s'en être faite à l'époque où écrivait Ferrand, comme une langue plutôt arabe, mais comme une langue bantou ayant subi une forte influence arabe. En ce qui concerne les rapprochements avec l'arabe, ceux-ci ne sont pas complets ; nous avons fait quelques additions. Inversement, pour l'établissement des listes annexées, nous n'avons pas retenu tous les termes donnés par Ferrand. Nous avons préféré nous en tenir au malgache récent et plus ou moins usuel, renonçant à rappeler les termes perdus depuis le XVII^e ou le XVIII^e siècle, ainsi que les termes des vocabulaires secrets de la côte Est (puisque aussi bien, ils ont été sans influence pratique sur le malgache usuel) ².

Les rapprochements sont généralement satisfaisants, certains ne sont opérés toutefois qu'à titre indicatif. Le lecteur doit le savoir. Il est convenable de signaler que ces rapprochements sont faits avec l'arabe classique. Il aurait fallu pouvoir les faire avec un état ancien de la langue (et non avec des dictionnaires modernes) et sans doute avec un arabe dialectal. Il est possible qu'il y ait eu des emprunts à l'arabe par des intermédiaires que nous n'imaginons pas encore.

L'ensemble est néanmoins très évocateur et nos observations sont fondées sur la généralité de certains faits, non sur des cas douteux.

§ 2.- CORRESPONDANCES PHONÉTIQUES ENTRE L'ARABE ET LE MALGACHE

De l'ensemble des rapprochements opérés, il est possible de dégager certaines règles de correspondances phonétiques entre l'arabe et le malgache, et, vice versa, ces règles ayant été reconnues, il est possible d'affirmer que certains rapprochements sont douteux, ou tout au moins requièrent des recherches particulières.

Si on écarte la présence des affriquées nasalisées dans le système phonologique du malgache, il est aisé de constater que celui-ci est plus simple que le système arabe. La façon dont les correspondances s'établissent en est une conséquence.

Les phonèmes arabes qui ont leur correspondant exact en malgache se sont conservés, ce qui implique d'ailleurs que le système phonologique du malgache avait pratiquement achevé sa formation à partir de celui de l'indonésien commun à l'époque des emprunts à l'arabe. Les phonèmes arabes B, D, F, H, K, L, M, N, R,

¹ Un bon tiers de ces mots n'ont été rapprochés que du swahili. Nous n'en ferons donc pas état.

² Nous donnons en annexe la liste des mots malgaches d'origine arabe passés dans l'usage. Cette liste indique : le mot malgache (et ses variantes), sa signification en français, le mot arabe dont il provient (s'il y a lieu, le mot swahili correspondant, indiqué par Sw.) et les observations jugées utiles.

S, Z, A, I, U, se retrouvent donc tels quels en malgache. Tout au plus doit-on faire observer que le L se dissimule parfois en R devant T.

D'autre part les phonèmes consonantiques arabes voisins de phonèmes malgaches ont évolué vers ces phonèmes. Ce sont les suivants :

le <i>jīm</i>	a évolué vers	J ou Z
<i>h°ā'</i>		H
<i>dhāl</i>		J ou Z
<i>shīn</i>		S
<i>s°ād</i>		S
<i>d°ād</i>		D
<i>t°pa'</i>		T
<i>qâf</i>		K

Au *jīm* correspond rarement un D (ce qui rend les rapprochements peu sûrs) ou un G (et dans ce cas, on peut penser que l'emprunt a été fait, non à l'arabe classique, mais à celui de l'Égypte ou plutôt de l'Oman, où on articule G le *jīm*).

Enfin, l'évolution de certaines phonèmes consonantiques appelle des remarques particulières.

C'est tout d'abord le cas du *thâ'*. Ses correspondances, en malgache, sont irrégulières, apparemment impossibles à prévoir. C'est tantôt un D, tantôt un F, un Z ou un J, très rarement un S, assez souvent un T, et jamais un TS qui, cependant, nous semblerait être en malgache la consonne la plus proche. Ceci confirme ce que nous faisons observer à propos du système d'écriture, à savoir que le TS devait être autrefois articulé d'une façon très particulière.

Le *h°ā'* a généralement évolué vers un K, très rarement vers un H. D'une part, ceci explique pourquoi son signe graphique transcrit, tantôt H, tantôt K, en langage actuel. D'autre part, il est possible que les emprunts n'aient pas tous été faits à la même époque ; dire que ceux dans lesquels il a évolué vers H seraient les plus récents n'a qu'une valeur d'impression. Enfin, il est également possible que les emprunts aient été faits à un langage arabe dans lequel *h°ā'* aurait déjà évolué vers K, mais l'ouvrage de Cantineau, pourtant abondamment documenté, ne nous livre aucun indice à ce sujet.

Le ' tombe régulièrement ; très rarement, il lui correspond un G.

Au *ghayn* correspond généralement K, rarement G.

Rarement également des consonnes du premier groupe ont évolué vers la sourde correspondante : D vers T, Z vers S. Il serait possible qu'il s'agisse d'emprunts à un dialecte arabe dans lequel cette évolution se serait déjà produit, mais là encore, l'ouvrage de Cantineau ne nous livre aucun indice.

Le *yâ'* et le *wâw* conservent leur caractère vocalique et évoluent soit vers des voyelles, soit vers de diphtongues. Il n'y a qu'un seul exemple d'une évolution de *wâw* vers V que nous nous n'expliquons pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une relecture tardive en V du signe du *wâw* sur des manuscrits. Parfois, le *yâ'* a évolué vers Z, notamment dans le groupe arabe *aya* qui a donné *iza*. Cette évolution est conforme à ce que nous savons de l'évolution vers Z du son Y en malgache ; elle permet de localiser de telles formes sur la côte Est ou, à la rigueur, sur les Plateaux¹.

Dans le domaine des voyelles et diphtongues, on relèvera que le groupe *a'a* a généralement évolué vers *â*, rarement vers *ia* ; que le groupe *aî* a régulièrement évolué vers *î* ; enfin que le *û* s'est souvent développé sous la forme *ao*.

On observera en outre, le malgache n'admettant que des syllabes ouvertes, l'addition de voyelles euphoniques séparant les consonnes des mots arabes malgachisés.

Enfin, certains phonèmes malgaches n'apparaissent jamais dans les mots d'origine arabe ; DR, TR, N vélaire, P; TS (sauf ce qui est dit ci-dessous), E (sauf par rapprochement de I accentué et de E). On rencontre des affriquées nasalisées correspondant en arabe au groupe "nasale plus consonne orale", et exceptionnellement dans d'autres mots (où il semble qu'il s'agisse de l'apparition de variantes nasalisées des occlusives).

Nous aurons gardé de ne point oublier de mentionner un phénomène important qui affecte l'évolution des mots d'origine arabe et explique, au niveau de l'ensemble de Madagascar, un certain nombre de doublets. Les groupes arabes *li* et *ti*, ou les groupes formés d'un *l* ou d'un *t* et d'une voyelle *i* euphonique se sont maintenus dans l'Ouest, mais ont évolué vers *di* et *tsi* dans l'Est et sur les Plateaux. Or, les groupes *li* et *ti* de l'indonésien commun ont subi la même évolution, ce qui sert même à distinguer les dialectes malgaches entre eux, suivant qu'ils ont subi cette évolution totalement, en partie ou pas du tout². Il est donc possible de dire que cette évolution s'est produite entre l'époque où les formes arabes ont été empruntées par la langue malgache et l'époque actuelle. Elle paraît avoir été achevée sur la côte Est dès le XVIII^e siècle si on s'en réfère aux auteurs de l'époque. Il est possible que sur les Plateaux, elle se soit achevée en même temps mais les documents les plus anciens sur le merina ne remontent qu'au début du XIX^e siècle. Cette évolution nous paraît constituer l'indice d'un fait qui se serait produit dans cette région à cette époque, et n'est d'ailleurs pas nécessairement lié à l'influence arabe. Il est tentant de rappeler que l'installation des Merina sur les plateaux s'est effectuée en ce temps-là. Pure coïncidence peut-être.

¹ Voir J. Dez, "Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache", *Bulletin de Madagascar*, n° 206, juillet 1963, p. 596.

² Voir J. Dez, *op. cit.*, juillet 1963, p. 589.

Nous terminerons l'examen auquel nous a conduit la recherche des correspondances entre l'arabe et le malgache en indiquant que la métathèse a joué parfois, mais plus souvent encore l'attraction paronymique, comme elle a joué pour les emprunts aux langues européennes¹.

§ 3.- ORIGINE DES EMPRUNTS

L'examen des rapprochements opérés nous conduit aussi à formuler les observations suivantes. Il semblerait qu'il y ait, d'une part, un vocabulaire emprunté à l'arabe et dont on ne retrouverait pas l'équivalent en swahili, d'autre part, un vocabulaire emprunté à l'arabe que l'on retrouverait également en swahili où les formes des mots sont fréquemment plus voisines des formes malgaches que des formes arabes. on serait donc tenté de penser qu'il y a eu des emprunts directs à l'arabe et des emprunts à l'arabe par l'intermédiaire du swahili.

Toutefois, il y a lieu de ne pas négliger l'imperfection possible de nos sources en ce qui concerne le swahili. D'ailleurs, la totalité des rapprochements possibles est certainement encore loin d'avoir été réalisée, Ferrand, sur qui nous nous sommes appuyé en la matière, n'a pas connu les récents dictionnaires publiés par le P. Sacaleux sur le swahili².

Les rapprochements entre les formes malgaches et swahili, d'un autre côté, n'imposent pas nécessairement que le mouvement d'emprunt se soit fait dans le sens du swahili vers le malgache. Il peut s'être fait du malgache vers le swahili (il y a des mots malgaches employés en swahili), ou bien, cette situation peut révéler une communauté d'origine propre à ces éléments malgaches et swahili. Pour ce qui est de la proximité plus grande entre les formes malgaches et swahili qu'avec les formes arabes correspondantes, il est nécessaire de rappeler que le swahili est une langue bantou, dont la structure est celle d'une langue bantou, qui n'admet que des syllabes ouvertes, et qui doit donc restructurer ses emprunts à l'arabe pour pouvoir les incorporer dans son système morphologique. Que le malgache offre la même caractéristique, alors que c'est une langue indonésienne, et que les langues indonésiennes admettent les syllabes fermées, pose d'ailleurs un problème.

A l'heure actuelle, on ne peut encore trancher. Bien plus, il faudrait tenir compte également du jeu des interdits de langage, très important en pays sakalava³, qui fausse l'évolution normale du langage. Si l'adoption de certains termes a été la conséquence de l'établissement de certaines relations, d'autres termes sont entrés dans l'usage par suite d'une décision pour suppléer à l'interdiction d'emploi de mots précédemment usités et devenus *fady*.

¹ Voir J. Dez, "La malgachisation des emprunts aux langues européennes", *Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines*, n° 3, Paris, Cujas, 1964, p. 34.

² Ces dictionnaires ont été publiés par l'Institut d'Ethnologie de Paris.

³ Voir J. Dez, *op. cit.*, juillet 1963, p. 600.

Cependant, il paraît possible de déterminer l'existence d'une aire linguistique commune englobant le nord-ouest de Madagascar, les Comores, la Côte orientale d'Afrique. Cette aire a subi pendant des siècles une influence arabe constante et les relations n'ont vraiment cessé qu'avec la conquête merina au XIX^e siècle.

Nous sommes ainsi conduit à considérer la possibilité de l'existence à Madagascar de deux foyers essentiels d'origine des emprunts : l'Est et le Sud-Est, avec leurs manuscrits, et un vocabulaire religieux et ésotérique ; le Nord-Ouest, sans manuscrit, et avec un vocabulaire plus pratique et profane.

En ce qui concerne l'Est et le Sud-Est, on peut penser que la possession des vocabulaires secrets, jointe à la connaissance de l'écriture, a constitué pour ses possesseurs comme un moyen de domination, non seulement religieuse, mais aussi matérielle, sur les populations malgaches, avec lesquelles ils se sont ensuite assimilés. On ne peut oublier que d'après les traditions, les différentes familles dirigeantes des populations de l'Est et du Sud, étaient vraisemblablement de souche arabe immigrée, mais à mesure qu'elles s'éloignaient du foyer originel, elles perdaient une partie de leurs connaissances. Flacourt atteste la présence des manuscrits dans la région de Fort-Dauphin et une assez forte influence arabe sur les populations du Sud-Est. Par contre, l'expansion sakalava -antandroy- bara, qui s'est produite plus à l'Ouest, à partir du XVII^e siècle, semble n'avoir bénéficié que de peu de choses, ce qui indiquerait, pour les familles dirigeantes, une plus grande distance à l'égard des sources, ou peut-être même leur arrivée à Madagascar, plus tardive, alors que des foyers de connaissances ésotériques d'origine arabe s'étaient déjà formés et renfermés sur eux-mêmes.

Nous ne savons pas si l'Est et le Sud-Est ont conservé longtemps la connaissance de l'arabe, et il ne le semble pas, si on en juge par les formules arabes reproduites par les manuscrits arabico-malgaches et déformées jusqu'à en devenir incompréhensibles. Par contre, le Nord-Ouest (tout au moins certains milieux) a pu toujours en avoir un peu connaissance.

Qu'il y ait eu deux foyers d'emprunts explique l'existence d'un certain nombre de doublets : on opposera par exemple, *bahary* (mer) et *bondoky* (fusil), mots de l'Ouest, à *alihary* et *abidoko*, mots de l'Est, structurés d'ailleurs différemment.

On remarquera les nombreuses formes prises par certains mots du vocabulaire ésotérique. Il ne nous paraît pas possible de multiplier à l'excès les foyers d'emprunts, nous inclinons même à penser que, dans ce cas, il n'y en a eu qu'un : le Sud-Est. Mais nous supposons que les praticiens de la divination avaient conservé pendant un certain temps la connaissance et l'usage des mots arabes et que leur malgachisation ne s'est pas faite en un seul point, mais en des lieux différents, peut-être à des époques différentes. Ce qui, d'ailleurs, pose le problème du pourquoi de ces différences.

§ 4.- COMPOSITION DU VOCABULAIRE MALGACHE D'ORIGINE ARABE

Il convient de distinguer entre un vocabulaire ésotérique et un vocabulaire pratique.

1. *Vocabulaire ésotérique*

Il s'agit :

- Des noms de mois zodiacaux, devenus noms de mois du calendrier usuel lunaire chez les Antaimoro et les Merina. Ailleurs, dans Madagascar, c'est un calendrier rappelant l'Inde qui a été conservé ;

- Des noms de mansions de la lune ;

- De termes relatifs directement à la pratique de la divination elle-même, et peut-être celui du magicien. Ce vocabulaire est disparate et n'a pas d'autres traits communs que d'être utilisé dans la pratique du *sikidy* ;

- Pour mémoire, les vocabulaires secrets renferment des éléments de numération, la désignation des parties du corps, celle de divers éléments naturels, des points cardinaux, des moments de la journée. Ces vocabulaires ne sont pas passés dans l'usage.

2.- *Vocabulaire pratique*

Il s'agit :

- Des noms de jour. Ce vocabulaire est usuel dans tout Madagascar sans qu'on puisse, pour l'instant, se prononcer sur son origine exacte. S'agit-il d'un élément du vocabulaire ésotérique de l'Est, à moins qu'il ne s'agisse d'éléments puisés à l'Est et à l'Ouest, comme on pourrait le penser en considérant les différences de structure des différents mots. Même cet argument n'est pas décisif, car on peut, supposer que le *a-* initial des mots ne commençant pas par *al-* a été perçu comme un préfixe, n'a pas été compris, et est tombé¹.

- De termes désignant des relations familiales ou sociales ;

- D'indications relatives au système des poids et mesure à des relations administratives, économiques et financières, à des objets de commerce, à du mobilier. En d'autres termes, ce vocabulaire a trait à une certaine forme de culture matérielle liée à une organisation du commerce et des pouvoirs publics.

- De termes ayant rapport à la navigation. Si l'on tient compte des mots malgaches du Nord-Ouest, ayant un équivalent swahili, sans correspondant

¹ Au sujet de *a-*, voir J. Dez, "Quelques hypothèses formulées par la linguistique à l'usage de l'archéologie", même ouvrage collectif que J.C. Hébert, cité en bibliographie, p. 204.

retrouvé en arabe, ce vocabulaire est remarquablement complet, servant à désigner plusieurs types d'embarcations et les différentes parties d'une embarcation.

Si nous devons apprécier maintenant l'importance de l'influence arabe à Madagascar à travers les faits de linguistique, nous retiendrons :

- Les pratiques divinatoires, inspirées d'éléments arabes, ou, tout au moins dans la mesure où il en existait vraisemblablement déjà auparavant, reprises en mains par les arabisés.

- Les influences venues de la mer, sans doute par le Nord-Ouest, ayant fait entrer Madagascar dans un cycle de relations économiques avec ce que cela comportait d'amélioration de la civilisation matérielle, de prise de conscience de l'utilité d'une organisation administrative, et de complications sociales.

Telle est la conclusion qu'il nous paraît possible de formuler, à l'aide des documents déjà publiés par divers auteurs, et auxquels nous n'avons guère ajouté. Toutefois, l'abondance de ces matériaux, jusqu'alors offerts au lecteur d'une façon brute, nous a permis, en les regroupant, en ne nous laissant pas arrêter par les affirmations de "bizarrerie", de "fantaisie", de dégager un certain nombre de considérations qui, elles, étaient nouvelles.

BIBLIOGRAPHIE

N.B. Il s'agit uniquement des ouvrages ayant un rapport direct avec le sujet traité ; il ne s'agit pas d'une bibliographie exhaustive relative aux manuscrits arabico-malgaches.

Rév. BARON - The Swahili element in the New Malagasy-English Dictionary, Antananarivo Annual, 1885, p. 99-114 (contient de nombreuses références aux emprunts à l'arabe).

R. BLANCHERE - Voir GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

H. BERTHIER - "De l'usage de l'arabico-malgache en Imerina au début du XIX^e siècle", Mémoires de l'Académie Malgache, 1934.

J. CANTINEAU - Cours de phonétique arabe. Klincksieck, Paris, 1960.

P. DUBOIS - Monographie des Betsileo. Institut d'Ethnologie de Paris, 1938, pp. 917-976 *passim*.

G. FERRAND - Notes sur la transcription arabico-malgache. in Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, t. XII, 3^e fasc., p. 141 et sq.

G. FERRAND - Les Musulmans à Madagascar. Tome III. Paris, Leroux, 1902 (Vocabulaires Anakara Antambahoaka - Liste de mots malgaches d'origine arabe ou swahili. Notes sur la transcription arabico-malgache).

- G. FERRAND** - L'élément arabe et souahili en malgache ancien et moderne. *In Journal Asiatique*, novembre-décembre 1903, pp. 451-485.
- G. FERRAND** - Un texte arabico-malgache du XVI^e siècle transcrit, traduit et annoté, d'après les Mss 7 et 8 de la Bibliothèque Nationale. Paris, Klincksieck, 1904 (en p. 9 : reproduction fac. simulé d'une page de manuscrit).
- G. FERRAND** - Dictionnaire de la langue de Madagascar, d'après l'édition de 1658 et l'Histoire de la Grande Isle de Madagascar de 1661. Paris, Leroux, 1905 (indique les emprunts anciens à l'arabe).
- M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES et R. BLANCHERE** - Grammaire de l'arabe classique. G.P. Maisonneuve, Paris. 1952.
- J.-C HEBERT** - La Cosmographie malgache *suivie de* L'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est. *Annales de l'Université de Madagascar, Série Lettres et Sciences Humaines, Hors Série, Taloha 1 - Archéologie*, pp. 83-195 (contient des indications étymologiques).
- G.H. JULIEN** - Pages arabico-madécasses
- Première série - *Annales de l'Académie des Sciences coloniales*. III, Paris, S.E.G.M.C., 1929, pp. 1-21 plus 32 planches (dont 29 sont la reproduction photographique de manuscrits arabico-malgaches).
- Deuxième série - *Annales de l'Académie des Sciences Coloniales*. VI. Paris, S.E.G.M.C., 1933, pp. 1-55 plus 10 planches (reproduction photographique de manuscrits arabico-malgaches).
- Un syllabaire antemahuri - même Tome des *Annales*, pp. 57-73 plus 11 planches (reproduction de graphies arabico-malgaches).

**LISTE DES MOTS MALGACHES D'ORIGINE ARABE
PASSES DANS L'USAGE**

A. JOURS DE LA SEMAINE
(usuels dans tout Madagascar)

<i>Alahady</i>		
<i>Alahady</i>	dimanche	al-ah°ad
<i>Alatsinainy</i>	lundi	al- <i>thmîn</i> ala = formation analogique
<i>Alatinainy</i>		
<i>Talata</i>	mardi	ath- <i>thâtâthâ</i>
<i>Atalata</i>		

<i>Alarobia</i>	mercredi	al- <i>arba'a</i>
<i>Alakamisy</i>	jeudi	al- <i>h^{oo}amis</i>
<i>Zomâ</i> <i>Jomâ</i> <i>Azoma</i>	vendredi	aj- <i>jumâ'a</i>
<i>Sabotsy</i> <i>Asabotsy</i>	samedi	as- <i>sabt</i>
<i>Alahomary</i>	dimanche	al- <i>h^oumran</i> (rouge). Ce mot est usité seulement dans certaines régions de l'Ouest, où il a été substitué à <i>Alahaly</i> par suite d'un interdit de langage.

B. MOIS ZODIACAUX (mois lunaires)

(Usuels en Imerina et chez les Antaimoro, connus de la pratique divinatoire dans tout Madagascar)

<i>Alahamady</i> <i>Alahamaly</i>	premier mois	al- <i>h^oamal</i> (Bélier)
<i>Adaoro</i>	2è mois	ath- <i>thîr</i> (Taureau)
<i>Adizaosa</i>	3è mois	Al- <i>jpuzâ</i> (Gémeaux), la forme <i>Alizaosa</i> qui serait aussi régulière et qui a dû exister semble inconnue
<i>Asorotary</i>	4è mois	as- <i>sarat^{an}</i> (écrevisse) la forme <i>arabe</i> aurait dû donner <i>Asaratary</i> .
<i>Alahasady</i> <i>Alahasaty</i> <i>Alasady</i>	5è mois	al- <i>asad</i> (Lion)
<i>Asombola</i>	6è mois	as- <i>sunbol</i> (épi)
<i>Adimizana</i> <i>Alimiza</i> <i>Alimizany</i>	7è mois	al- <i>mîzân</i> (Balance)
<i>Alakarabo</i>	8è mois	al- <i>'aqrab</i> (Scorpion)
<i>Alakaosy</i>	9è mois	al- <i>qûs</i> (Sagittaire)

<i>Adijady</i>	10 ^e mois	al-jadi (chevreau) la forme <i>Alijady</i> a dû exister, elle n'est signalée par aucun auteur.
<i>Adalo</i>	11 ^e mois	ad-dalû (Verseau) la forme arabe aurait dû donner <i>Adalao</i>
<i>Alohotsy</i> <i>Alahotsy</i> <i>Alihotsy</i> <i>Alohotsy</i>	12 ^e mois	al-h°ût (Poissons)

On citera également

<i>Asara</i>	nom de mois et de saison dans les dialectes	ash-shahr (mois) h°°as°ara (froid d'après Ferrand-douteux.
<i>Asotry</i>	Hiver (dialectal)	ash°shita° (d'après Ferrand) rapprochement douteux.

C. JOURS LUNAIRES

(Usités par la pratique divinatoire et pour le comput astrologique)

<i>Asoratiny</i> <i>Asaratiny</i>	premier jour	ash-shara°aïn
<i>Alobatiny</i> <i>Alabatiny</i>	2 ^e jour	al-but°aïn
<i>Azaria</i> <i>Azoriza</i>	3 ^e jour	alt-thoraïâ
<i>Adabara</i> <i>Adabaro</i>	4 ^e jour	ad-dabarâ
<i>Alahaka</i> <i>Alahasa</i>	5 ^e jour	al-haq'a la forme <i>Alahasa</i> résulte peut-être d'une erreur de typographie. Elle paraît autrement inexplicable.
<i>Alahena</i> <i>Alahana</i>	6 ^e jour	al-ha'a
<i>Azara</i> <i>Azira</i>	7 ^e jour	adh-dhirâ'a
<i>Anasara</i>	8 ^e jour	an-nathra
<i>Atarafy</i>	9 ^e jour	ar°t°araf

<i>Alizaba</i>	10è jour	al-jabha la forme <i>Adizaba</i> , possible, n'a pas été relevée
<i>Alazobara</i> <i>Azobara</i>	11è jour	az-zubra <i>ala-</i> = formation analogique.
<i>Asarafa</i>	12è jour	as°-s°arfa
<i>Alahoa</i>	13è jour	al-'aûâ
<i>Asimaka</i>	14è jour	as-simak
<i>Alakafora</i>	15è jour	al-ghafur
<i>Azobana</i>	16è jour	az-zubânâ
<i>Alikily</i>	17è jour	al-iklil
<i>Alakabily</i> <i>Akalabily</i>	18è jour	al-qalb formations métathétiques
<i>Asahola</i> <i>Asaola</i>	19è jour	ash-shaûla
<i>Anaimo</i> <i>Anahimo</i>	20è jour	an-na'âim
<i>Alabolada</i> <i>Alibalada</i>	21è jour	al-balda
<i>Sodazaba</i> <i>Sada Azabe</i>	22è jour	sa'ad adh-dhâbih
<i>Sodabolaga</i> <i>Sadabolaga</i>	23è jour	sa'ad bul'a
<i>Sodazodo</i> <i>Sadasahody</i>	24è jour	sa'ad as-sa'ûd
<i>Soda alikabia</i> <i>Sada alazabia</i>	25è jour	sa'ad al-ah°°bia sa'ad ah-dhabih
<i>Fara alimokadimo</i>	26è jour	al-fara'al-moqaddim
<i>Fara alimokaro</i>	27è jour	al-fara'al-mûah°°h°°ir
<i>Botany alahotsy</i> <i>Batanalohotsy</i>	28è jour	bat °an al-h°ûl

D. TERMES RELATIFS A LA DIVINATION
(En usage dans l'ensemble de Madagascar)

<i>Azary</i> <i>Hazary</i>	sortilège	h°azara (deviner)
<i>Ombiasy</i> <i>Moasy</i> <i>Omasy</i>	magicien	h°assa (savoir une chose avec certitude, connaître)
<i>Sikidy</i> <i>Sikily</i>	divination	shiki (figure)

Figures du sikidy - Termes du vocabulaire du sikidy.

<i>Abidy</i> <i>Abidy</i> <i>Abodo</i>	6è figure du 'abd. <i>sikidy</i> (esclave)	
<i>Adibijady</i>	(signification non indiquée, non retrouvée)	al-bâîâd (blancheur)
<i>Adikasajy</i> <i>Alikozaza</i>	<i>Idem</i>	al-kûsaj (qui a la barbe rare - mot d'origine persane d'après Ferrand) <i>alikoza</i> est une formation paronymique
<i>Adinkisy</i> <i>Alikisy</i> <i>Alinkisa</i>	<i>Idem</i>	an-nâkis (renversé) formations analogiques
<i>Aditsima</i> <i>Aditsimay</i> <i>Alatsimay</i>	<i>Idem</i>	al-ijtimâ', (réunion rencontre) <i>Aditsimay</i> et <i>alatsimay</i> sont des formations paronymiques
<i>Adovy</i> <i>Dovy</i> <i>Odovy</i>	8è figure du <i>sikidy</i> (sorcier, maladie danger)	'adû (ennemi) (Sw. actui) par suite d'un interdit de langage, <i>dovy</i> a pris la signification de "huit" dans certains parlers sakalava
<i>Afaoro</i>	<i>Idem</i>	c. <i>Adaoro</i> (d'après Ferrand)
<i>Akiba</i> <i>Kiba</i>	16è figure du <i>sikidy</i> (maison, ses habitants)	al-quba (maison construite en dôme)
<i>Alabiavo</i> <i>Alibiavo</i>	(Signification non indiquée, non retrouvée)	al-baîâd (blancheur) (douteux)

<i>Alahiza</i>		
<i>Alihiza</i>		
<i>Alahizany</i>	<i>Idem</i>	al-lah °ayâni (barbu)
<i>Alaizany</i>		
<i>Alihizany, Alisaha</i>		
<i>Alahomaly</i>	<i>Idem</i>	c. Alahamaly (d'après Ferrand) (douteux)
<i>Alahomora</i>		
<i>Alaimora</i>		
<i>Alehimora</i>	<i>Idem</i>	al-h°omra (rouge)
<i>Alihimora</i>		
<i>Alohomora</i>		
<i>Alikola</i>	<i>Idem</i>	c. <i>Alikily</i> (d'après Ferrand) (douteux)
<i>Alokola</i>		
<i>Alisay</i>		an-nisâ (les femmes)
<i>Betsilisay</i>	7è figure du <i>sikidy</i>	al-baît (maison)
<i>Betsimisay</i>	(femme, épouse)	formations paronymiques
<i>Ambiroa</i>	esprit	rûh° (esprit)
<i>Amiroa</i>	d'un mort	
	signification non indiquée, non retrouvée	
<i>Asaratany</i>		as-sarar°ân (écrevisse)
<i>Asora</i>		ash-shuhra (célébrité)
<i>Bilady</i>	4è figure du <i>sikidy</i>	bilâd (terre)
<i>Bolady</i>	(pays, village)	
<i>Haja</i>	11è figure du <i>sikidy</i>	'aish (nourriture) d'après le
<i>Hanja</i>	ce qui se mange)	P. Dubois) (douteux)
<i>Haky</i>	12è figure du <i>sikidy</i>	hakim (juge)
	(Créateur)	
<i>Jama</i>	assemblée	jamâ'a (Sw: <i>djamaa</i>)
<i>Jiny</i>	esprit mauvais	jinn (génie)
<i>Karija</i>	(signification non	h° °arija (en dehors)
<i>Karina</i>	indiquée, non retrouvée)	
<i>Kariza</i>		
<i>Mady</i>	2è figure du <i>sikidy</i>	al-mal (richesse, bien)
<i>Maty</i>	(richesse)	

<i>Marika</i> <i>Mariky</i>	Mars	mirrih°° (la planète Mars)
<i>Motarita</i>	Mercure	'utârid (la planète Mercure)
<i>Safary</i>	voyage, chemin	safar (voyage) (Sw. <i>safari</i>)
<i>Samosy</i>	soleil	shams (soleil)
<i>Satary</i>	ligne d'écriture rangée	sat°ar
<i>Sorota</i> <i>Sorotany</i> <i>Asorotany</i>	roi, souverain	as-sult°an
<i>Simbola</i>		c. <i>Asombola</i>
<i>Tabadahila</i>	(Signification non indiquée, non retrouvée)	'atabat ad-dâh°°il (seuil de l'intérieur)
<i>Tabaty horojoy</i>	<i>Idem</i>	'aatabat al-h°°ârija (seuil en dehors)
<i>Tale</i>	première figure du <i>sikidy</i> (demandeur)	talia (qui interroge)
<i>Taraiky</i> <i>Tareky</i>	chemin	t°ariq (chemin)
<i>Zohady</i>	Saturne	zuh°al (la planète Saturne)
<i>Zohora</i>	Vénus	zuhara (la planète Vénus)

E. VOCABULAIRE PROFANE

(Termes usités dans l'Ouest de Madagascar et marqués O-
sinon usités dans tout Madagascar)

1.- L'individu

<i>Adisaona</i>	gencives, extrémité des mâchoires	as-simn (dent)(douteux)
<i>Voajihy (O)</i> <i>Vajihy</i>	visage	uajh
<i>Sola</i>	chauve	s°ul'a (partie chauve de la tête) a été rapporté façon satisfaisante à l'indonésien commun)

<i>Sandry</i>	bras	zand
<i>Aina</i>	souffle, vie	'ayn (souffle de vie)(a été rapporté de façon satisfaisante à l'indonésien commun, ce rapprochement en outre donne l'explication de la forme <i>aina</i> rencontré dans certains dialectes.
<i>Maty</i>	mort	mât (il est mort)(a été rapporté également à l'indonésien commun)
<i>Kibory</i>	tombeau circulaire collectif	qabr, plusieurs : qubur (tombeau) (en de nombreuses régions)
<i>Ajima (O)</i>	prodigieux	'azîma (enchantement) Sw. <i>azimiaku</i> faire un charme contre quelqu'un
<i>Foraha (O)</i>	joyeux	furh ^o a (joie) (Sw. <i>furaha</i>)
<i>Jahidy</i>	effronté	jâhid (audacieux)
<i>Rady (O)</i>	bon plaisir, contentement	rad ^o i (content) (Sw. <i>urazi</i> : contentement)
<i>Bahimo</i>	ignorant, lourdaud	bahaîmi (brute)
<i>Kabokabo</i>	indisposition (Betsimisaraka du Sud)	kabkaka (culbuter, tomber malade)
<i>Kilema</i>	défaut	kilam (Sw. <i>kilema</i> : personne difforme)
<i>Makadiry</i>	énorme	qadir (puissant) (Sw. <i>kadiri</i>)
<i>Mino</i>	croire	mûmin (vrai croyant) aurait été formé par déglutination
<i>Nia</i>	volonté	nyâ (intention) (Sw. <i>nia</i>)

2.- Les relations sociales

<i>Aba</i>	père	âb
<i>Baba (O)</i>	père	bâba (Sw. <i>baba</i>)(également rattaché à l'indonésien commun mais d'une façon moins satisfaisante)
<i>Dada</i>	père	jadd
<i>Dady</i>	grand-père	c. <i>Dada</i>

<i>Akama</i> (O)	compagnon	kama (Sw. <i>kama</i>)
<i>Rafiky</i> (O)	ami	rafiq (Sw. <i>rafiki</i>)
<i>Johary</i> (O)	chef	juhara (manifeste, public) (Sw. <i>johari</i>)
<i>Nahoda</i> (O)	chef, patron de bateau	nâh°udhâ (Sw. <i>nahozà</i>)
<i>Tale</i>	directeur, responsable d'un service	terme du vocabulaire du <i>sikidy</i> repris dans l'usage profane
<i>Vadintany</i>	nom donné à des fonctionnaires créés par Andrianampoinimerina, ses représentants auprès des <i>fokonolona</i> . La signification habituellement donnée est celle de "époux de la terre". On peut toutefois observer que le mot arabe <i>uali</i> désignant un fonctionnaire local aurait pu donner très régulièrement <i>vady</i> en merina. Le <i>vadintany</i> aurait été très exactement le fonctionnaire territorial et, le souvenir de l'origine du mot s'étant perdue, une réinterprétation de sa signification aurait conduit à lui attribuer une étymologie exacte.	
<i>Katibo</i>	écrivain (mot de la côte Est)	kâiib
<i>Zamany</i> (O)	ancien	zamâni (Sw. <i>zamani</i>)
<i>Soria</i> (O)	concubine	suriyâ (Sw. <i>suria</i>)
<i>Karâra</i>	Hindou	qaran (observant du Coran) (Sw. <i>karani</i> : écrivain) le nom aurait été d'abord donné aux Hindous musulmans, puis étendu à tous les originaires de l'Inde.
<i>Barâka</i>	honneur	<i>baraka</i>
<i>Daraja</i> (O)	grade, rang	darja <i>daraja</i>)
<i>Arahaba</i>	salutation	marh°ababik (sois le bienvenu) (Sw. <i>marahaba</i>)
<i>Salama</i>	en bonne santé, terme de salutation dans l'Ouest	salâm (salut)-
<i>Angano</i>	récit, conte	ghania (Sw. <i>ngano</i>)
<i>Jamâ</i> (O)	assemblée	terme repris au vocabulaire du <i>sikidy</i> ou réintroduit directement dans l'usage profane (Sw. <i>djamaa</i>);

<i>Kabary</i>	discours proclamation	h ^{oo} abara (apprendre) (Sw. <i>kabhari</i> : information)
<i>La</i>	négation	là (non)
<i>Tafasiry</i>	causerie, conversation	tafsir
<i>Soma</i> (O)	danse	samâ' (Sw. <i>soma</i>)

3.- Relations administratives, économiques et financières.

Dina convention dain (dette) ce n'est qu'au cours de son évolution que *dina* paraît en être venu à la signification de "convention". Le sens initial de dette résultant du défaut d'observation d'un engagement apparaît encore dans une expression comme *vonodina* désignant l'amende infligée en extinction de l'engagement non tenu.

<i>Fadintseranana</i>	droit de douane	faid (Sw. <i>faida</i> gain, profit) sheranum (commerce, échange).
<i>Oso ron tany</i> (O)	droit de douane	'ashur (dîme) (Sw. <i>ashur</i>)' douane.
<i>Haba</i>	taxe, péage	hiba
<i>Hajia</i>	redevance	hadiya
<i>Jaka</i>	cadeau (à l'occasion du fandroana)	zakâ
<i>Karama</i> <i>Garama</i> (O)	salair	ghparama (dette, obligation) (Sw. <i>gharama</i> , dépense)
<i>Jomila</i> (O) <i>Jomola</i> (O)	total	jumla (Sw. <i>jumla</i>)
<i>Saba</i> (O)	sept	saba'a (Sw. <i>saba</i>)
<i>Saoa</i> (O)	égal	safia (Sw. <i>saua</i>)
<i>Tsiota</i> (O)	six	sitta (Sw. <i>sita</i>)
<i>Ariary</i>	piastre	ar-rîâl (nom du <i>reale</i> espagnol) la forme redoublée est une reconstruction
<i>Loso</i>	demi-piastre	nousf (Sw. <i>nusu</i>)
<i>Kirobo</i>	quart de piastre	rub'u (Sw. <i>robo</i>)
<i>Robo</i>	(dialectal)	

<i>Somony</i> (O)	huitième de piastre	thumum (Sw. <i>themuni</i>)
<i>Vatomamy</i> (O)	poids d'environ trois livres	mani
<i>Kibaba</i> (O)	mesure de riz	qibah (Sw. <i>kibaba</i>)
<i>Mizana</i>	balance	mizân
<i>Doka</i> (O)	boutique	dukkân (Sw. <i>duka</i>)
<i>Dary</i> (O)	plafond	dâr (maison) (Sw. <i>dari</i>)
<i>Maraba</i> (O)	carré, enclos	murabba (Sw. <i>mrabba</i> : maison)

4.- L'écriture

<i>Alama</i> (O)	marque, cachet, lettre	'alama (marque) (Sw. <i>alama</i> :
<i>Harofô</i>	(côte Est), encre	marque) h°arf (pluriel : huruf)
<i>Heborô</i>	(côte Est)	(lettre d'écriture) h°ibr (pluriel : h°obur)
<i>Kalamo</i>	plume pour écrire (côte Est)	qalam
<i>Kitabo</i>	livre (côte Est)	kitâb
<i>Soratra</i>	écriture	surat (signe, maque, indice) de mot a été rapporté également à l'indonésien commun
<i>Taratasy</i> <i>Karatasy</i>	papier	qart°âs (Sw. <i>karatasi</i>)

5.- Noms d'animaux

<i>Angamia</i>		jamal (Sw. <i>ngamia</i>) les termes <i>angamia</i> et <i>angamira</i> sont dialectaux,
<i>Angamira</i> <i>Angamenavava</i>	charneau	le terme <i>angamenavava</i> est merina (construction paronymique)
<i>Bakara</i> (O) <i>Alibakara</i>	boeuf	baqar le terme <i>alibakara</i> fait partie du vocabulaire secret de la côte Est
<i>Farasa</i>	cheval	faras (Sw. <i>farasi</i>) terme indiqué par Flacourt (XVII ^e siècle) ; origine du mot : Fars, en Iran
<i>Gidro</i>	singe	qird (Sw. <i>ngedere</i>)

Jaboady civette zabâd le terme *jeabady* est dialectal
Jabady

Jamôka boeuf jâmûs (douteux)

Mamba crocodile mamba (Sw. *mamba*)

6.- Noms de plantes

Antrendry (O) date tenda (Sw. *tende*)

Jasiminy (O) jasmin iasmîn (Sw. *jasmin*)

Karafoy clour de girofle qaranful (reconstruction paronymique)

Rojo variété de riz ruzz
Rojy

Voa rummân (Romanie, nom donné à la chrétienté).
Romany grenadier Ce terme marque l'origine de cette plante venue d'Europe par l'intermédiaire des Arabes.

Sandarosy gomme copale sandrâs (Sw. *sandarusi*)

Tamboro bétel tanbul

7.- Navigation

Bahary (O) mer bah°or (Sw. *bahari*) le terme *Alibahary*
Alibahary fait partie du vocabulaire secret de la côte Est.

Bandary (O) port bandar (Sw. *bandari*)

Bandera (O) pavillon, drapeau bandîra (Sw. *bandera*)

Kalafaty (O) calfater qalfar°a (Sw. *kalafati*)

Majy (O) eau mâ (Sw. *maji*)

Mosimy (O) vent du Nord maushim (mousson)(Sw. *musimi*)

Rasy (O) cap râa (Sw. *ras*)

Merikebo (O) navire mirkib (pluriel : marâkib)
(Sw. *merikebo*)

Sambo navire sanbûk (Sw. *shumbo*)

Sokany (O) gouvernail sukkân (Sw. *sukkani*)

8.- Etoffes - Habillement

Gony sac junia (Sw. *gunia*)

Hanama (O) turban 'amârna (Sw. *amama*)

Jabo vêtement en fibres
Sejabo de raphia thîfâb (pluriel de thôb)

Kamisa (O) chemise qamîs°a

Kofia (O) béret kuffia (Sw. *kofia*)

Saly (O) châle shâl (Sw. *shali*) par contre, sur les Plateaux, *saly* semble bien provenir d'un emprunt au français.

Hariry (O) soie h°arîr (Sw. *hariri*)

Hirijy (O) dessin en relief
sur la toile daraza (tisser (Sw. *darizi*,
broderie) douteux

Sahary (O) variété d'étoffe shahar *sahari*)

9.- Mobilier

Bakoly bol (O), par extension :
pièce en faïence bôqâl (Sw. *bakuli*) formation métathétique

Bilaory (O) verre à boire billaûr (cristal)(Sw. *bilauri*)

Sahany (O) assiette s°ah°an (Sw. *sahani*)

Siny cruche shini (fond d'une cavité, creux)

Sandoky coffre, auge (divers
dialectes) s°andûq (caisse)

10.- Techniques diverses

Ambary (O) ambre gris 'anbar (ambre)

Loko enduit, peinture lukk

Sabony (O) savon s°âbûn ((Sw. *sabuni*)

<i>Sokary</i> (O)	sucre	sukkar (Sw. <i>sukari</i>)
<i>Arâka</i> (O)	eau de vie	araq par contre le merina <i>larâka</i> vient du français
<i>Daa</i> (O)	remède	dañâ (Sw. <i>daua</i>)
<i>Bondoky</i> (O) <i>Alibidoko</i>	fusil	bundqfa (Sw. <i>bunduki</i>) le terme <i>Alibidoko</i> appartient au vocabulaire secret de la côte Est.
<i>Lasary</i> <i>Tsofa</i>	scie scie, lime, râpe	ai-ashir (sciant) tupa (scie), thafa'a (briser, casser)
<i>Anjomara</i> (O)	flûte	subbâba
<i>Katra</i>	nom d'un jeu	h ^{oo} att (ligne, raie, écriture)
<i>Sa</i> (O) <i>Saha</i> (O)	heure	sâ'a (Sw. <i>saa</i>)
<i>Ampaingo</i> <i>Paingo</i>	haîne	fingu (Sw. <i>pingu</i>)
<i>Daka</i>	coupe de pied	daqqa (coup)
<i>Tahiry</i>	conservation	r ^o âhir (pur, qui n'est pas souillé) peu sûr.
11.- Divers		
<i>Masova</i> (O)	soleil	d ^o aua (lumière (Sw. <i>dyua</i> , soleil) douteux
<i>Samay</i> (O)	ciel	samâ
<i>Aolo</i>	ancien, premier	'aual (premier) mot relevé par Flacourt avec la signification de premier, subsiste dans l'expression merina <i>tanâna aolo</i> pour désigner un vieux village abandonné.
<i>Andakira</i>	très loin	ah ^{oo} ir (fin, dernier)
<i>Ankira</i>	derrière, après	<i>Idem</i>
<i>Alakiry</i>	fin	al-ah ^{oo} ir, mot du vocabulaire secret de la côte Est.
<i>Basy</i> (O) <i>Hata</i> (O)	assez jusqu'à	bass (Sw. <i>bassi</i>) h ^o atta (Sw. <i>hatta</i>) le merina <i>hatra</i> ne vient peut-être pas du même mot.

<i>Lakiny</i> (O)	mais	lakin (Sw. <i>lakini</i>)
<i>Haia</i> (O)	allons !	h°aîâ (Sw. <i>haya</i>)
<i>Karibo</i> (O)	approchez ! par extension : près	qarib (Sw. <i>karibu</i>)
<i>Sabory</i> (O)	attends !	us°bur (attends) (Sw. <i>saburi</i> , attendre)
<i>Simila</i> (O)	faites place !	bismillah (au nom de Dieu) (Sw. <i>similla</i>)
<i>Taratibo</i> (O)	doucement avec ordre	tartib (ordre) (Sw. <i>tartibu</i>)
<i>Saly</i>	boucaner	sâla (approcher du feu, tenir quelque chose devant le feu) rapproche également de l'indonésien commun.

ENGLISH ABSTRACT

The islamized immigrants who visited and settled the Malagasy coasts as from at least the end of the first millennium of the christian era brought important innovations to the Malagasy civilization as far as material culture, religious beliefs and astrology are concerned. But the most important survival is undoubtedly Arabic script which is still used by Antaimoro of the South East of the island to write their dialect. J. Dez describes the "Arabico-Malagasy" alphabet and shows to what extent this is an independent invention.

VENTIN-TENY MALAGASY

Ny Silamo izay tonga teto Madagasikara hatramin'ny arivo taona lasa izay dia nanao raharaha lehibe tokoa momba ny sivilizasiona malagasy tahakan'ny taozavatra, ny finoana ary ny fanandroana. Nefa ny manankery indrindra izay mbola hita ankehitriny ao amin'ny Antaimoro (sorabe). Hazavain'Andriamatoa Dez ny abidin'ny arabiko-malagasy ary hanaporofoiny fa tena soratra marina vitan'ny Malagasy fahizay.

Traduction française. Ecrit à la plume dans le livre.

Voici, ô mes enfants, un récit historique que j'ai fait, moi Isonda Ratsimisaba. A la mort du roi Andriamaroarivo, Andriamanoro arriva un samedi, le premier des trois jours sous l'influence astrale d'Alakaozy ; il vient donc et dit :

"L'héritage partage-le donc entre nous, partage ces boeufs, ces amas d'or et d'argent qui nous appartiennent en commun. Andriampanolahana répondit :

"Moi, je ne partagerai pas avec toi qui es un descendant par les femmes".

Furieux, Andriamanoro enleva les mille boeufs qui étaient à Lohaony...

(Manuscrit du Département de Langue et Littérature Malgaches de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Madagascar)

